

1. ENTRELACS

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Marie Moscardini

Entrelacs

Dans l'infini de l'espace et du temps

<i>Je vacille.....</i>	<i>7</i>
<i>Marcher sur la tête.....</i>	<i>9</i>
<i>Une femme.....</i>	<i>10</i>
<i>Lieux de vie.....</i>	<i>12</i>
<i>Une vie devant.....</i>	<i>14</i>
<i>Toute seule.....</i>	<i>16</i>
<i>Blanc.....</i>	<i>17</i>
<i>Imprévisibles.....</i>	<i>18</i>
<i>Rétroviseur.....</i>	<i>19</i>
<i>Deux vies.....</i>	<i>20</i>
<i>Rencontres.....</i>	<i>22</i>
<i>De sa fenêtre.....</i>	<i>24</i>
<i>Ponctuation.....</i>	<i>25</i>
<i>Tu en penses quoi ?.....</i>	<i>27</i>
<i>S'il osait.....</i>	<i>28</i>
<i>Corresponcance insolite.....</i>	<i>30</i>
<i>La photo.....</i>	<i>32</i>
<i>Avant ou après.....</i>	<i>33</i>
<i>Mon trésor.....</i>	<i>34</i>
<i>Le petit chemin.....</i>	<i>35</i>
<i>Pause fictionnelle.....</i>	<i>36</i>
<i>Elle dort.....</i>	<i>37</i>
<i>Le parfum des odeurs.....</i>	<i>38</i>
<i>Loin du jour.....</i>	<i>39</i>
<i>Possibles.....</i>	<i>40</i>
<i>De l'infini.....</i>	<i>41</i>

Je suis née le jour de son anniversaire, une nuit de tempête. Je n'ai pas entendu les arbres tomber sur la route. Je me suis nourrie de son lait à en être malade. Je vacille, je marche à neuf mois, je tombe, je me relève, je communique, je réponds même si je ne comprends rien, j'invente mon langage, je les fais rire et je ris, je sais dormir, je sais manger, je sais pleurer pour rien, je comprends que plus ce n'est rien plus il faut crier, je sais aussi le vrai chagrin, je comprends l'absence, elle est partie, je la fatiguai, je ne savais pas encore l'appeler, je ne savais rien des mots utiles pour la retenir, j'ai appris la séparation, je n'ai pas compris le temps, j'ai appris à ne plus crier, ça ne servait à rien, j'ai appris les mots de silence. J'ai dormi, mais surtout pas la nuit. Je n'avais pas compris le jour. Je me suis réveillée à l'école à contre-courant de mes projets d'enfant. J'ai répondu à un surnom à en oublier mon prénom. J'ai été en état de choc au prénom retrouvé pour une nouvelle personnalité. Fini de rire, il faut grandir. J'ai arrêté de rêver, il faut un métier, gagner sa vie, la perdre aussi. J'ai coupé mes racines, j'ai enfanté pour en donner. J'ai accompagné, me suis inquiétée pour tout ce qui n'est pas arrivé. J'ai travaillé, j'ai

écouté, je me suis adaptée, j'ai pris l'habitude de m'oublier. Je me suis musclée pour être dans l'air du temps. J'ai regretté le jour de notre anniversaire. J'ai aimé, j'ai moins aimé. Je me suis retraitée après des années rémunérées pour endormir ma créativité. J'ai retrouvé les rêves, leur ai laissé autorité. Je me suis roulée nue dans la neige, j'ai tenté de compter les étoiles, je n'y suis pas arrivée. J'ai tangué sur les océans à en être malade. J'ai arrêté de vomir. Je n'ai plus jamais bu de lait. Je n'ai pas sauté en parachute. J'ai arrêté de grandir. Je m'assagis à l'intérieur. Je respire au-dehors. Je transporte mon histoire. Je lis une addition d'émotions sur mon visage. Je ne peux prévoir le résultat, la somme finale.

Marcher sur la tête

Marcher sur la tête, traverser le ciel, jambes et bras semblables à un oiseau, voler toujours plus haut, avaler une tranche de nuage pour se rafraîchir, éviter un avion qui pique du nez, apercevoir la ville minuscule, ses rues labyrinthes bordés d'immeubles, deviner une foule torrent dévalant les trottoirs, atterrir sans rien comprendre, replier les bras, resserrer les jambes, se réveiller au feu rouge.

18 h 00 à la pendule. Un cœur en tissu imitation peau de crocodile-doré est attaché à la queue d'un chat en bois d'olivier, *art martial de longue vie, bien-être, énergie, équilibre*, c'est écrit sur le papier à côté du chat, le tapis de souris rond et rose n'est pas loin du chat, une femme est debout devant son ordinateur, ses doigts frappent le clavier, le son est vif et rapide, sur le bord de la fenêtre rien ne bouge, les cactus à têtes de lapins et de chats sont sages, un cactus lapin a deux queues et quatre oreilles, il ressemble vraiment à un lapin, un cactus chat a trois queues, une grosse oreille, il ressemble vraiment à un chat, sur le canapé marron un châle rouge, debout devant l'ordinateur la femme ne frappe plus, elle prend un gros stylo à quatre couleurs, elle enclenche le curseur rouge, trace un grand trait rouge sur un grand cahier, tape à nouveau sur son clavier, lance sa jambe droite sur son bureau, le bureau est dessus de bahut, devant le pied de la jambe droite posée sur le bahut-bureau il y a des livres rangés verticalement, de chaque côté de la douzaine de livres deux gros cailloux empêchent les livres de glisser à l'horizontale, des marque-pages dépassent de leur horizon, la femme ne frappe plus sur le clavier, elle retire sa jambe droite du dessus du bahut-bureau devant les livres, s'éloigne, regarde la pendule, il est 18 h 10 puis revient devant son bahut-bureau, elle y lance sa jambe gauche, son pied gauche touche une lampe blanche décorée art nouveau, elle continue de frapper sur son clavier, sa seule jambe droite est posée sur le sol carrelé beige pas salissant. Dans l'espace derrière elle et devant le canapé, il y a une table basse, le dessus est en verre, le cadre de bois est peint en vert, sur le mur derrière le canapé, un grand tableau, une tête d'indien avec des plumes, juste à côté un autre grand tableau, le visage d'une Indienne, ils sont colorés-joyeux dans un grand cadre blanc, sur le mur au-dessus du bureau-bahut là où la

femme frappe encore sur son clavier, un troisième grand tableau au cadre blanc avec à l'intérieur une madone les yeux baissés sur la tête d'un nouveau-né. Le téléphone sonne. Les deux pieds sur le sol la femme répond — je ne pourrai pas ce soir — le tapis de souris rond est toujours rond, les livres n'ont pas bougé, les cactus chats et lapins sont encore sur le rebord de la fenêtre, la lampe est maintenant allumée, l'heure de la pendule est toujours en mouvement. Il est 18 h 30. Il sait maintenant qu'elle ne sortira pas ce soir. Doucement il referme la porte.

Habiter ton absence, chercher en vain ta présence, effleurer les murs doux de notre vie d'avant.

Habiter sous les chênes, se protéger du soleil chaud d'été, embrasser leur tronc réconfortant.

Habiter dans la maison de l'enfance, retrouver les gaufrettes dans la boîte sur le buffet, entendre le bruit du tracteur, respirer le vent du large, caresser la mousse sur le bord du puits.

Habiter en Italie, la maison de famille, pousser la grande porte, se laisser dominer par la hauteur du plafond, grimper le grand escalier, ne pas oser rentrer dans la chambre aux scorpions.

Habiter dans la nuit des étoiles, se laisser bercer par le bruit du vent dans les arbres, avoir peur des chauves-souris, des oiseaux nocturnes, s'endormir enfin, se réveiller avec le soleil levant.

Habiter dans une cabine de bateau, redouter le mal de mer, l'accepter, s'allonger et se laisser tanguer, penser aux marins aventuriers à la découverte du Nouveau Monde pour se donner du courage.

Habiter dans ma maison, en haut de la colline, admirer le soleil levant, me dorer au soleil couchant, me réjouir.

Habiter dans mon jardin de fleurs, respirer les odeurs des parfums, m'enivrer de leurs couleurs, retenir leurs

pétales dans les mains, les embrasser avant d'aller me
coucher.

Habiter dans les pays où je n'irai jamais.

Habiter dans un train toujours en mouvement, à
contre-courant, regarder la vie défiler dans l'autre
sens.

Habiter dans mon livre, celui jamais écrit, courir sur les
pages, marcher sur les marges, laver les fautes
d'orthographe, commencer à la fin, terminer par le
milieu, casser les codes, le laisser tomber, le ramasser,
m'excuser de ne pas toujours le considérer comme il le
faudrait.

Habiter mon corps, comme un vêtement devenu ou
trop petit ou trop grand au fil des années, en prendre
soin, ne pas l'abandonner à la dictature de la mode, le
remercier pour la cohabitation gratuite entre lui et
mes idées. Habiter dans mes rêves préférés, te
retrouver, reprendre nos discussions arrêtées, ne plus
distinguer la réalité de ton absence.

Je suis devant la fenêtre de ma chambre pour bien profiter de la lumière du jour. Ils pensent tous que je ne pense pas. Ce n'est pas parce que je ne suis pas allée à l'école au-delà du certificat d'études que je n'ai pas la capacité à penser. En apprentissage, j'ai appris à broder. Je suis brodeuse. Je ne lis que le journal, mais c'est quand même lire. J'habite maintenant chez mon fils. J'occupe cette chambre où je profite de la lumière du jour pour broder ou tricoter. Mon point préféré c'est le passé empiétant. Grâce à lui j'en ai eu des compliments. Certaines de mes broderies, des œuvres d'art peuvent être comparées à des peintures. Je me suis mariée et devenue veuve quand mon fils avait 18 ans. Soutien de famille ça lui a évité d'aller à la Deuxième Guerre mondiale.

Quand il s'est marié, je suis allée vivre avec mes parents vieillissants. Je les ai accompagnés jusqu'à leur dernier jour. Seule je recevais mes petites filles à midi quand elles étaient au collège. Et puis me voilà ici à nouveau chez mon fils dans la maison où il est né et où j'ai vécu avec mon mari. Il ne voulait plus me laisser loin de lui. Les jours s'écoulaient doucement, Le matin au petit déjeuner fromage avec un verre de vin rouge. Le midi et le soir c'est ma belle fille qui s'occupe des menus, je mange ce qu'il y a. À l'automne et au printemps J'adore aller aux champignons, je suis une connaisseuse. J'ai mes coins préférés que je ne révèle à personne. Ma cueillette régale toute la famille. J'ai quatre petits-enfants, deux filles et deux garçons. L'un des garçons a une jeep et il m'emmène régulièrement au cimetière. À part moi personne ne va visiter ceux et celles d'avant, et surtout mon défunt mari. Mes parents sont enterrés dans un autre village et je n'y vais plus très souvent. Je sais bien que je vieillis, je ne

brode plus beaucoup, je tricote des gants de toilette en coton, c'est plus facile. Je rends service comme je peux. Tous les matins je fais le lit de mes petits-fils. Les filles de 13 ans et 14 ans leurs aînées ne vivent plus dans cette maison de famille. La plus jeune est mariée et j'ai deux arrière-petits-fils. Un matin ma belle-fille s'est inquiétée, je n'étais pas descendue déjeuner. Elle m'a trouvée dans mon dernier sommeil.

« Mais tu es toute seule, viens avec nous ». Elle préférait voir le monde assise à sa fenêtre, elle savait tout du monde, il y avait eu la guerre, un prisonnier allemand à la maison, le soir au souper on avait droit à une sardine, une seule et c'est tout. Elle savait la vie, naître, grandir, se réjouir, aimer, souffrir, vieillir, mourir, tout ça elle le savait derrière sa fenêtre. « Viens avec nous », elle les regarde, elle n'ira pas, elle les voit, ils sont tous là, ça lui suffit.

Le soleil est lourd derrière ses nuages. Je préfère le frais de ma maison. Sur la table de la cuisine d'été j'ai posé mon ordinateur. Il est blanc comme le blanc des commencements. Je l'ouvre, il y a entre le clavier et moi l'espace des incertitudes, des ambivalences. Il faut bien commencer, se faire confiance, foncer vers l'imprévisible des mots qui m'attendent. Première phrase ça s'enchaîne, parfois se déchaîne, parfois arrêt complet, yeux et mains dans le vague. Allez ne pas hésiter, je suis moi-même la matière de mon écriture, j'y crois. Tout est en moi, allez il suffit de commencer pour rencontrer la lumière des mots

J'en suis sûre et certaine la porte était bien fermée. Tout à coup un violent courant d'air la souffle vers moi. Elle se déplace, se multiplie, devient une cage, je suis enfermée. Ma cage de quatre portes est entourée de voix dans un brouhaha de langages que je ne connais pas. Garder son calme j'essaye, j'inspire, j'expire, je ne crie pas, qui m'entendrait. Je l'ai bien cherché, on m'avait prévenue, méfie-toi des portes fermées, ce sont des portes à secrets. Toute ta vie tu vas en rencontrer, elles sont imprévisibles. Difficile de s'en échapper.

Prendre la route du non-retour, ne plus regarder dans le rétroiseur, se dire enfin c'est terminé, j'ai claqué la porte, j'en rêvais, ne plus traîner cet énorme trousseau de clefs, ne plus être aux ordres, ne plus avoir d'horaires, être libre.

Elle a 48 ans, elle est veuve depuis deux jours, elle ne réalise pas encore, son fils lui tient la main, les voilà seuls tous les deux pour affronter l'avenir, mais quel avenir elle n'en sait rien, elle les voit tous défiler autour du cercueil, après ce sera les embrassades, les congratulations, les condoléances. Elle a dix ans c'est sa communion solennelle, elle se sent reine du jour dans sa belle robe en organdi faite sur mesure. Elle a 30 ans, elle vit en Algérie, elle profite d'un court séjour en France pour rendre visite à ses cousins charentais, dans le train elle rencontre son futur mari, il est fils unique, elle est fille unique. Elle a 20 ans, jour de 14 juillet, les militaires défilent en uniforme, avec une amie elles les regardent avec admiration, elle ne sait pas encore que l'un d'eux sera bientôt son fiancé. Elle a 65 ans, elle accompagne ses parents dans leur vieillesse, depuis qu'elle est veuve, elle ne s'habille qu'en noir, elle est en deuil pour la vie. Elle a 45 ans, il l'a épousée, elle a quitté l'Algérie, elle a ramené sa bonne avec toute sa famille qu'il a fallu loger, elle ne savait pas qu'il n'était pas toujours le prince charmant, ils ont eu deux enfants, elle adore aller au Grand Théâtre à Bordeaux. Elle en est sûre, elle est enceinte, elle a 28 ans, elle se demande comment le lui dire, c'est prévu pour le mois de mai, le début des moissons. Elle a 50 ans, elle marie son fils unique, elle a 55 ans elle marie sa fille, l'aînée de ses deux enfants, elles seront bientôt grands-mères de la même petite fille.

L'entrée de derrière

Elle est là la maison de mon enfance je la respire avant même de pousser la grosse porte noire du couloir ce n'est pas l'entrée officielle c'est l'entrée de derrière celle où on passe aussi de l'intérieur pour aller au

jardin Je ramasse les derniers persés une variété de pêches jaunes à la peau duveteuse et ferme Je n'en ai jamais vus ni mangés ailleurs qu'ici dernière la maison Devant la distillerie je froisse les feuilles du gros pied de verveine surtout ne le coupe pas garde le elle l'aimait tant Dans la fosse il n'y a plus de poissons rouges seuls des récupérateurs d'eau pour l'arrosage du grand jardin sans tomates sans piments sans le tout d'avant des rangées de fraisiers à l'ombre des cerisiers La nuit tombe je ne vois que ce désert propre sans ton âme de jardinier j'ai laissé ma voiture comme d'habitude devant le fil à linge où toujours sont accrochées des pinces usées décolorées par le vent de l'océan et des bouts de tissus blancs pour signaler l'obstacle Sous les hangars à côté des silos à tabac les énormes tracteurs sont sans emploi La nuit est là il me faut pousser la porte du couloir il fait noir même en plein jour il y fait noir Au bout une autre porte ouvre sur la grande pièce devant la véranda Plus de chiens à aboyer à mon arrivée plus ta voix pour leur dire d'arrêter plus la mienne pour les rassurer c'est moi vous me connaissez.

Rouge est la terre où j'ai décidé d'aller enfin te rendre visite. Je suis à SEDONA en Arizona ma première ville américaine enfin pas tout à fait. En croisière au tour du monde, j'ai déjà fait escale à San Pedro, zone portuaire de Los Angeles, sauf que je n'allais rendre visite à personne juste faire le tour du monde. Mais là je vais te voir et d'abord te chercher, retrouver ton saloon maintenant devenu une boutique de vêtements et souvenirs, arpenter sous une chaleur accablante un immense cimetière sans te trouver, normal les pionniers sont rassemblés en un mausolée fermé ce jour au public. Pourtant j'ai cette photo, celle où tu es photographié à côté du tombeau de ta première femme, celui où ton nom est inscrit, notre nom français, alors persévérer, chercher et trouver un autre cimetière entretenu par une association afin de le sauvegarder. Joie indicible, je trouve enfin le tombeau, le même que sur la photo et c'est moi qui me fais photographier à côté. Quelle émotion indicible. Tout autour il y a des petits cailloux blancs, j'aurais dû apporter un bouquet de fleurs.

À SYDNEY c'est une autre rencontre qui me révolutionne le cœur. Être à Sydney et ne pas aller à l'opéra c'est impossible. Ce bâtiment mythique est unique au monde. Son architecture originale est inoubliable, alors monter les marches j'en tremble encore. En plus l'opéra programmé est *La Bohème* de Giacomo PUCCINI. J'ai une passion pour Puccini né à Lucca en Italie.

Le lac BAÏKAL, j'y suis, je le rencontre, je le touche, il vit, le plus grand lac d'eau douce du monde, le plus profond du monde, je n'avais même pas rêvé y aller et j'y suis. Mes souvenirs de cours de géographie sont flous, mais celui ci est inscrit dans ma mémoire des

lieux extraordinaires. J'y suis allée et je n'en suis pas encore revenue.

Qu'est-ce que tu regardes, tu vois bien qu'il n'y a rien à voir, elle ne répond pas, ne quitte pas la fenêtre, elle voit défiler ce qui était sa vie avant, l'embauche des vendangeurs, le va-et-vient du tombereau derrière le tracteur, le tas de râpes à droite de la cour, son odeur dont elle aime s'enivrer, le tombereau qui déverse en bascule sa récolte de raisins, le chien affolé, les dernières fleurs des rosiers sur la façade, la bignone grimpante au feuillage vert foncé et aux fleurs orange en forme de trompette qui s'invite chez le voisin,, la sapinette qui ne grandit pas, les voitures qui sans cesse arrachent son regard à la vraie vie, la nationale 10 n'est pas loin, camions et voitures roulent en un convoi incessant, elle se rappelle d'avant où seuls les vélos et engins agricoles étaient moyens de locomotion, les enfants reviennent de l'école, les vendangeurs débauchent, posent paniers et sécateurs au bout des rangs de vignes, c'est l'heure du repas, dans la cuisine c'est l'effervescence, 20 personnes à table c'est du travail, on a rajouté des tables et des chaises, on parle fort en français, en patois charentais, en espagnol, au dessert on goûte le mou le jus de raisin juste coulé de la presse en mangeant les marrons, on rit. Elle rit aussi, il y a tant de choses à voir de sa fenêtre.

« *C'est du grand n'importe quoi* ». Il ne lui parle pas, ne la regarde pas, pas un signe, ni bonjour, ni bonsoir. « *C'est du grand n'importe quoi* ». On se demande tous c'est quoi « ce grand n'importe quoi » des années à se côtoyer au quotidien, à vivre dans la même maison, sans échanger un mot, quel est leur secret pour réussir « ce grand n'importe quoi » cette performance.

« *De c'qui y'a* » Il commence ses phrases par cette expression culte qui le caractérise et nous fait sourire. C'est le patriarche. Au bout de la table, il est le chef, ses fils l'appellent le chef. Je retiens cette expression qui nous amuse encore et qui n'appartenait qu'à lui.

« *N'importe comment comme je dis* » on va faire la culbute, si on achète une bouteille 1 euro et qu'on l'a revend 2 euros, « n'importe comment comme je dis » on va faire la culbute. En réunion de préparation de la fête des écoles, on est sûrs du bénéfice. « *N'importe comment comme je dis* » il a raison notre trésorier.

« *J' vais t'dire* ». Dans les débats il prend part à la discussion avec toujours cette expression en début de phrase. C'est récurrent comme une majuscule. On est habitués, on rit intérieurement.

« *Directement* » c'est sa virgule à lui. Directement je voulais un cubitainer de Médoc directement je leur ai dit à mon arrivée dans ce château de belle appellation vinicole je veux un cubi directement ils me répondent on ne vend pas notre production en cubi directement je leur ai dit pas de problème je suis prévoyant directement j'en ai un vide dans mon coffre de voiture directement ils ont accepté de me le remplir directement je suis content pas question que je reparte sans mon cubi rempli de vin du Médoc

Tu en penses quoi ?

Tu en penses quoi ? Je ne sais pas, tu me prends au dépourvu, il me faut du recul, oui c'est pas mal, il y a de l'émotion c'est sûr, de beaux paysages, de l'action c'est sûr... Tu préférerais son premier film ? ... Non pas spécialement, celui-là n'est pas mal non plus, il faut que je digère, que j'y repense ou pas, ça dépendra... oui c'est vrai que l'acteur principal est bien dans son rôle, oui pas mal du tout... Alors tu en penses quoi ? Il me faut un peu de temps, les seconds rôles pas terribles, pas terribles du tout, oui c'est dommage, ils auraient pu être plus pertinents sur la mise en scène...quant à la bande son toujours une catastrophe n'en parlons même pas... Mais alors finalement tu en penses quoi ? Et bien finalement je préfère le livre au film voilà ce que j'en pense

Devant sa fenêtre, assise dans son fauteuil, les deux pieds sur son petit tabouret, la tête penchée, elle semblait contempler ses mains, des mains de toute une vie, elle les remerciait merci, merci, elle restait là prostrée ses deux mains à plat sur ses genoux, les yeux perdus dans leur immensité, elle murmurait merci, merci, elle semblait rétrécie, un concentré de vie dans ce corps léger comme un oiseau, fragile à ne pas pouvoir la toucher sous peine de la casser.

Il l'admire sans bruit, il ne veut pas, il ne peut pas rentrer dans sa bulle, il ne sait même pas si elle le voit, si elle l'entend, comment rentrer dans son monde, il voudrait frapper à sa porte sans vouloir la déranger, sans vouloir lui blesser l'âme.

Elle ne se faisait pas d'illusions, ses mains n'étaient plus ce qu'elles avaient été, vives et enjouées, multipliant les tâches quotidiennes, frappant fort la satisfaction ou les levant haut en désapprobation, maintenant transparentes sous leur peau devenue si fine plus personne n'osait les lui toucher, alors elle les rêvait audacieuses entre d'autres mains liées à jamais.

Il ne veut pas la déranger, il la sent infiniment perdue dans ses idées, et pourtant s'il osait simplement poser ses mains sur les siennes, une douceur, une caresse, déchirer le voile qui les sépare, créer l'éphémère des mains liées où ils se retrouveraient au-delà des années, s'il osait.

Très chère Karen,

J'ai pris la résolution de rester ici tout l'hiver, un merveilleux hiver qui règne en Berry Il est une heure du matin je viens d'embrasser mes enfants, je suis lasse d'avoir passé la nuit dernière à faire le costume complet d'une grande poupée pour Aurore, mais je ne veux point aller me coucher sans t'embrasser.

Très chère George,

En Afrique dès le soleil couché l'air se charge de vie animale, les cigales poussent leur chant interminable dans les hautes herbes, les parfums coulent sur la terre et les étoiles filantes roulent dans le ciel comme des larmes sur les joues. Les jeunes gens de la ferme passent devant moi, deux ou trois à la fois à cette heure ils ne travaillent plus pour moi, ce qu'ils font alors ne me regarde pas. Hâte d'avoir de tes nouvelles.

Je t'embrasse bien fort. Karen

Très chère Karen,

Je t'ai dit, je crois que j'avais fait une pièce en revenant de Paris. Ils l'ont trouvée bien, mais je ne veux pas qu'on la joue au printemps et leur fin d'hiver est remplie. Je ne suis pas pressée. J'ai le temps, je fais mon petit roman de tous les ans, quand j'ai une ou deux heures pour m'y remettre ; il ne me déplaît pas

d'être empêchée d'y penser. Ça le mûrit. J'ai toujours avant de m'endormir un petit quart d'heure agréable pour le continuer dans ma tête ; voilà ! Prends soin de toi, merci de ne point m'oublier.

Ton amie George

Très chère George,

Kamante mon cuisinier dont je t'ai déjà parlé m'a posé la question : « Msabu, est-ce que tu crois que tu es capable d'écrire un livre ? » Je répondis que je l'espérais. Après un long silence, il me dit : « je ne le crois pas. » Je n'avais personne d'autre à qui parler de mon livre, je posai donc mes feuillets et lui demandai pourquoi il ne me croyait pas. Il avait l'*Odyssée* dans son dos et le déposa lourdement sur la table « Regarde ça c'est un bon livre. Il se tient bien, du début à la fin. Même si on le prend par le dos, même si on le secoue fortement, il ne se défait pas. L'homme qui l'a écrit était sage. Mais toi ce que tu écris, ce n'est pas clair. Il y a un bout ici, un autre là. Quand les employés entrent et oublient de fermer la porte, ça s'envole et ça tombe par terre, et tu es très fâchée. Ça ne peut pas faire un bon livre. » Quelques jours plus tard, j'entendis Kamante expliquer aux autres domestiques que les Blancs d'Europe pouvaient faire tenir le livre que j'étais en train d'écrire, et que, en dépensant énormément d'argent, il pourrait même être aussi dur que l'*Odyssée* qu'il leur montra.

Très chère George, je te souhaite tout le succès que tu mérites.

Je t'embrasse tendrement. Karen

Nb Extraits du livre de Karen Blixen *La ferme africaine* et du livre *Correspondance* George Sand Gustave Flaubert

La photo

Je suis la photo, je suis toutes les photos, je suis le bruit du déclencheur, le clic clic de l'appareil à visionner les diapositives, je suis les cartons pleins difficiles à fermer, je suis celle qui dépasse et ne veut pas se laisser enfermer, je suis le contre-jour, le flou, le trop de lumière, le manque d'éclairage, le mal cadré, je suis le noir et blanc, je suis toi sur cette photo où tu es avec tes parents, je suis eux, je suis ta photo avant de devenir la mienne..

Une photo sans cadre, une photo sans paroles, une photo de silence, lèvres fermées, regards perdus loin, tu es assise sur le vieux banc du jardin, il n'y a pas de vent, seul un air de mélancolie enveloppe, respire sous le grand chêne. Tu tiens quoi sur tes genoux ? ce n'est pas une poupée, un morceau de tissu ? une écharpe peut-être. Tu as glissé ta main dans la sienne, tes yeux sont clairs, les siens aussi, ta jupe est courte légèrement levée sur tes genoux de petite fille. Elle, elle se tient debout nonchalamment déhanchée, sa robe style 1900 plisse un drapé élégant. Elle ne te regarde pas, tu ne la regardes pas. Quand est-ce qu'elle te l'a dit qu'elle partait ? Avant ou après le cliché ?

Rien que de toi, j'ai beau fouiller, chercher, mais à part ces deux là je n'en ai pas trouvé d'autres. Deux photos rien que de toi c'est mon seul trésor. Je les regarde, les retourne, à l'endroit, à l'envers, le dessus, le dessous, je te fais conversation, je t'examine, je te suppose, je t'extrapole pour te faire sourire parce que là sur ces deux photos tu ne souris pas, tu n'es pas là, je cherche en vain l'ailleurs de tes pensées, je te voyage, je t'emmène, qui es-tu ? d'où viens-tu ? En habit du dimanche, tu reviens peut-être de la messe, tu es si secrète dans ton regard, à qui penses-tu ? Dos à la mer, en maillot de bain blanc, les cheveux encore mouillés une serviette sur les épaules tu sembles t'éloigner d'un pas décidé. Où vas-tu ? Qui rejoins-tu ? Deux photos rien que de toi, un trésor énigmatique, tu ne t'échappes pas de la solitude de ton regard, que veux tu me dire ? Non pas encore aujourd'hui, tu n'es pas prête alors d'accord mon trésor on se retrouve demain, même heure même endroit.

Le petit chemin

Le petit chemin ne s'appelle plus le petit chemin, il n'est plus de terre, mais de goudron, l'ombre des cerisiers a disparu, celle des maisons d'un lotissement l'a remplacée. Les chiens aboient, diversifient mes pensées. Le chien de mon grand-père s'appelait Kleb. Avec lui nous courrions sur ce petit chemin qui traversait une forêt aux arbres gigantesques. Les primevères étaient nos premiers printemps, les fraises des bois, nos étés gourmands, l'automne, nos châtaignes et champignons. Seul le chant des oiseaux nous accompagnait. Aujourd'hui le bruit des voitures estompe la nature, la rend plus belle dans mes souvenirs.

Pause fictionnelle

Arrêt au feu rouge. Un taxi marche sur ses quatre roues, le verbe rouler a été supprimé du dictionnaire. On ne roule plus, on marche. Le taxi marche tranquillement suivi d'autres véhicules qui marchent eux aussi tranquillement. Les roues n'existent plus depuis que le verbe rouler a été supprimé. Plus de véhicules à roues. Plus de vélo, plus de motos, plus de brouette, plus de charrette et surtout plus de tanks machines de guerre, plus de cigarettes à rouler non plus, on ne roule plus les mécaniques, le monde a changé, il est moins pressé, moins arrogant. Le feu passe au vert, tout redémarre, en avant le tintamarre.

Elle dort, elle a déposé son fardeau, sa journée lourde de trop de tout, elle n'a plus mal, elle se repose enfin. Les discussions continuent sans elle, l'eau-de-vie coule dans la gorge des assoiffés, les batailleurs de la parole, elle ne les entend plus, enfin elle se repose, elle dort les yeux clos sur ses rêves de tranquillité loin de l'agitation du monde, des peurs véhiculées par les manipulateurs, les gouverneurs, elle dort, ça ne l'empêche pas de penser aux députés sur les bancs de l'assemblée, ils dorment, ils sont fatigués, normal tout le monde est fatigué à un moment où un autre de sa journée, elle dort, elle pense en dormant, pour elle personne n'a voté et pourtant elle est, et elle dort aussi, à l'aube elle sera la première levée, ramassera les verres vides d'eau-de-vie, les lavera, videra les cendriers, ouvrira les fenêtres pour chasser la fumée, déjà elle sera fatiguée, dehors les oiseaux dormiront encore.

Le parfum des odeurs

L'odeur humide de la terre après la pluie, l'odeur des fourmis écrasées, l'odeur du cassis, des feuilles de sauge et de verveine, celle du laurier pour la douceur des tisanes et infusions. Celle du foin coupé, ramassé à la fourche pour l'entasser dans la remorque du tracteur à l'odeur de gas-oil. Les odeurs mélangées de la Martinique, les sachets de safran, de piment, des bâtons de cannelle emprisonnés dans un sac pour se rappeler. L'odeur naïve entre les orteils des pieds menus du bébé qui n'a pas encore marché, celle de sa colère mélangée à celle du lait. L'odeur du pain béni, de l'encens, l'odeur fervente de l'église. Le jardin des odeurs au parfum de chèvrefeuille, seringat, jasmin et roses magnifique. L'odeur du loin qui comble l'absence et regrette le parfum de la présence. L'odeur salée des larmes collée à une date anniversaire.

Il croise ses doigts fait craquer ses phalanges, l'envol des oiseaux de nuit lui tétanise ses pas, il s'assoit, il a perdu le silence, l'air comprimé dans sa cage thoracique s'échappe dans un grand soupir. Il voulait connaître les bruits de la nuit, un froissement lui touche la joue, sûrement un papillon de nuit, le vivant de la nuit, les bruits inconnus, assis sur son banc, les oreilles aux aguets, il découvre un monde de lumières nocturnes, celle des réverbères grille les éphémères d'un feu irrémédiable et grésillant, les yeux des chats jettent un bruit félin inimitable, ils se faufilent l'air de rien sur les trottoirs en quête de festins-poubelles, ils raclent, ils lèchent les boîtes de conserve dans un concert assourdissant, des volets claquent, des voix s'entrechoquent, interrogent la nuit, d'où viennent tous ces bruits, les chats, oui sûrement les chats, assis sur son banc, il écoute cette vie loin du jour.

Il y a des cailloux, des pierres qui roulent sous ses pas. Toujours on lui a dit d'avancer, ne pas regarder en arrière, lever la tête, mettre de bons souliers.

Un banc, elle avait encore acheté un banc, à quoi ça sert trop de bancs, c'est pour les paresseux, les taiseux, autant d'arbres, autant de bancs, elle se dit c'est normal, beaucoup de bancs.

L'été la lumière se glisse entre les persiennes, diffuse elle ne suffit pas à éclairer ses doigts pour la broderie. Elle ferme les yeux, elle les ouvrira comme une joie pour pousser les persiennes puis sous des éclats de lumière, elle agitera ses doigts, elle lui a promis ce sera bientôt fini.

Je t'ai vue hier soir ! Tu appelles le Ciel ! Pas facile de choisir entre Ciel et Terre. Se faire brûler ou se faire enterrer. Je sais les questions que tu te poses. T'inquiète. Tout finit par se mélanger le Ciel et la Terre. Donc crois moi pas la peine de te tracasser, une fois mort on est propulsé dans l'infini. C'est pas si mal. En tout cas moi j'ai été enterré ! Je n'ai pas été brûlé. Joséphine m'a fait enterrer. Mais bien sûr pas dans la tombe que j'avais préparée pour moi et ma première épouse adorée Isidorine morte si jeune à Los Angeles. Mon chagrin était immense. Tu l'as vue cette stèle avec nos deux mains réunies, Isidorine et Peter. Je pensais bien la rejoindre un jour dans ce cimetière de Prescott en Arizona. Le destin en a décidé autrement. Trop de Whisky un soir dans mon saloon avec les cow-boys, le corps avenant de Joséphine, et me voilà marié une seconde fois. Une femme à la maison pour un homme seul avec un saloon à s'occuper, finalement je n'ai pas regretté. C'était déjà mon deuxième saloon, le premier avait brûlé lors d'un gigantesque incendie dans cette ville de Prescott. Il avait fallu tout recommencer, mais les affaires marchaient bien. Entre parenthèses tu as vu il est chouette ce saloon, même si maintenant ils l'ont aménagé en boutique de vêtements, il reste reconnaissable. Donc pour en revenir à ma mort, un soir, je me suis écroulé d'un coup en allant donner à manger aux poules. Crise cardiaque. Oui, je sais que tu le sais et je sais aussi que tu t'es dit — ça la fout mal pour un chercheur d'or de mourir en allant au poulailler — OK ! mais tu sais bien aussi qu'il y a *La poule aux œufs d'or*. Tu vois il est toujours question d'or. Et d'ailleurs, je me demande encore ce qu'elle en a fait Joséphine de notre poule aux œufs d'or. La lettre du notaire du consulat tu l'as lue ! Joséphine, seule héritière ! Pas d'enfant avec Joséphine, pas d'enfant avec Isidorine. Non, je n'étais pas stérile. Je peux bien

te le dire à toi qui appelles les cieux. J'ai eu un fils Hubert. Le soir où j'ai eu ma crise cardiaque, j'avais dans la journée reçu la visite au saloon d'un jeune homme qui se prétendait être mon fils. Le fait est qu'il me ressemblait. J'avais eu une aventure, à l'époque de mon commerce de chevaux entre l'Argentine et le Chili, avec une jeune femme qui parlait français. La langue maternelle attire. D'après Hubert, et ce que lui avait dit sa mère qui venait de mourir, il y avait vraisemblance des faits. En même temps tu te doutes bien que j'avais eu d'autres aventures d'un soir. Les cow-boys, ça se lave à la cow-boy et ça fait l'amour à la cow-boy, vite fait, bien fait et hop à dos de cheval à la conquête de l'Ouest. Oui, c'était ça ma vie à l'époque. La belle époque. Mon fils dans mon saloon ! Il parlait français ! Quelle émotion ! Le soir même mon cœur cède. Heureusement je ne ne l'ai pas abandonné. Je te le dis, ce n'est pas parce qu'on est mort qu'on abandonne les vivants. Je te le dis vraiment. J'ai suivi Hubert du haut de mon observatoire de l'infini. Hubert qui revenu le lendemain au saloon pensant m'y trouver, apprend ma mort, la mort de son père un jour après l'avoir retrouvé. Il est reparti dans la famille de sa mère. Oui, bien sûr, tu ignorais tout de cette histoire. Tu te demandes pourquoi il n'a pas cherché à connaître les origines de sa famille paternelle. Nous n'avions pas eu le temps d'en parler et je crois qu'il a eu peur de faire mourir quelqu'un d'autre. Tu le vois annoncer à mon frère et à ma sœur — Je suis votre neveu, le fils illégitime de votre frère Pierre-Peter le chercheur d'or, celui qui est parti, qui vous a laissés seuls avec votre mère veuve — tu le sais bien toi que je suis parti sans même leur dire au revoir, sans même les embrasser. J'avais 18 ans, aîné de la famille, mon père était décédé, et je les ai laissés seuls, ma petite sœur de 9 ans, mon frère de 15 ans et ma pauvre mère. Je ne suis jamais revenu. Je ne les ai jamais revus. Oui, c'est vrai que nous avons échangé quelques courriers, tu en as lu certains. C'est ainsi que j'ai appris la mort de ma mère et ils ont appris ma mort par une lettre de Joséphine. Non, non pour Hubert c'était impossible d'aller à la recherche de cette famille. Je sais qu'il s'est marié, qu'il a eu des enfants. Je vois tout cela de mon observatoire. Un avantage certain d'être mort : voir sans être vu ! Non, non, je ne m'ennuie pas.

Je suis bien occupé avec tous mes vivants à aimer et à conseiller. Je n'arrête pas d'être sollicité. Se faire brûler, se faire enterrer ? Ils ne savent plus sur quel pied danser !

Version Numéro 1 12 Août 2024